Jacques Probst

Huit monologues

Lise, l'île
(1976)

Torito
(1982)

La Lettre de New York
(1988)

Le Banc de touche
(1990)

Torito II
(1991)

Ce qu'a dit Jens Munk à son équipage
(1994)

Chabag
(1999)

Aldjia, la femme divisée
(2004)
précédé de
La Maison rose
et de *Quelques notes de jour, quelques notes de nuit*

Théâtre en camPoche
Répertoire

Collection « Théâtre en camPoche »
dirigée par Philippe Morand
en partenariat avec la Société Suisse des Auteurs (SSA)

« Huit monologues »,
cent cinquante-cinquième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le deuxième de la collection « Théâtre en camPoche »,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Dieyla Sow, Daniela Spring et Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Mario del Curto
Photogravure : Bertrand & Cédric Lauber, Color+, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 2-88241-155-3
Tous droits réservés
© 2005 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe

En guise de premier avant-propos à
Aldjia, la femme divisée

La Maison rose

Aux infirmières, aux infirmiers,
aux médecins du Petit-Beaulieu, à Genève
qui m'ont, je crois,
tiré d'un foutu mauvais pas

Les deux avant-propos à Aldjia, la femme divisée*,*
ne sont pas destinés à la scène.

Sept mois sont passés, depuis qu'aux premiers jours du joli mois de mai j'écrivais pour la comédienne Laurence Montandon un monologue inspiré de l'histoire de la femme du lévite, cette femme que le *Livre des Juges* de l'Ancien Testament nous dit avoir été violée dans la ville de Guibaa par une bande de vauriens, ne laissant derrière eux que son cadavre, découpé par le mari de cette femme en douze morceaux. La Bible la laisse sans un nom, sans une parole. Je la nommerais Aldjia, mon monologue serait sa parole.

Je devais, le 15 mai, lire ce monologue à ceux qui me l'avaient commandé. Et payé. Il me restait peu de temps pour l'écrire. Et une grande nausée devant cette histoire, que j'avais moi-même choisie. À cette époque, du whisky du matin à ceux du soir, des lames d'alcool me découpaient moi-même en plus de douze morceaux, et l'idée d'avoir pour sujet toute cette boucherie m'épouvantait. Pour entrer dans l'une de ces horreurs dont l'Ancien Testament tient les clés, il me faudrait respirer un grand coup, et dans ce marécage plonger en apnée.

Le matin du 14 mai, veille de l'échéance, je ne bus que du thé, installai devant moi la machine à écrire, un carton de feuilles de papier, des stylos, des blocs-notes, etc. Je préparais ma table au voyage.

Sous la table, trois bouteilles de whisky pur malt, l'Écosse à mes pieds, de quoi tenir un siège.

À midi pile, je bus le premier verre en même temps que j'écrivis les premiers mots. Tout s'engageait bien, mes doigts déliés sur le clavier de la machine à écrire, le verre sur la table plein aussitôt qu'il est vide, et les paroles de mon Aldjia femme de lévite déroulées devant moi, je les écrivais comme je les entendais.

La femme du lévite a parlé pendant vingt-cinq heures d'affilée, et pendant vingt-cinq heures, sur le clavier de la machine à écrire, mes doigts ont répercuté l'une après l'autre ses phrases.

Le samedi 15 mai à treize heures, j'en avais fini avec le monologue. Avec les trois bouteilles de whisky sous la table aussi, j'en avais fini. Sur le coup de seize heures, dans la maison de François Rochaix, à Mies, et comme il était prévu de longue date, j'ai lu le texte à ceux qui me l'avaient commandé. Et payé. Ils se montrèrent sincèrement heureux de l'entendre. J'ai même vu aux yeux d'une femme pasteur, comme elle me serrait la main, perler trois larmes. Moi qui n'avais eu le temps de rien relire, rien corriger, à presque chaque phrase que j'énonçais je me sentais malheureux. Tout ça me donnait l'impression d'être à chier, pour dire clairement les choses. J'ai dit que le surlendemain je partais pour la Grèce avec ma femme et ma fille de trois ans, qui s'appelle Anne et qui est ma Tchik-Tchouk, que j'y resterais six semaines, et qu'à mon retour j'aurais de cette histoire de femme de lévite une meilleure version. On m'a recommandé de ne surtout pas abîmer ce que je venais de lire. C'est curieux cette

attitude des gens qui sont contents de vous, et s'inquiètent que vous-même ne le soyez pas.

Le lundi matin, avec Juliana et ma Tchik-Tchouk, nous nous envolions pour l'île de Zakinthos où pour six semaines nous attendait une belle maison de pierre dans un bain de citronniers, presque sur le faîte d'une falaise au fond de laquelle un peu de la mer remue dans une petite crique, où ma Tchik aima beaucoup se baigner. Une forêt devant la maison, et sur une terrasse abritée, contre le mur de la maison, un banc de pierre devant une longue table de bois, dont on voyait qu'elle avait survécu à bien des étés, à bien des hivers. À cette table, assis sur ce banc de pierre, je vivrai la plupart des heures de tous les jours et de toutes les nuits des trois semaines à venir. Juliana me dira que je ne dormais guère plus de deux heures par vingt-quatre heures, jamais deux heures à la suite, mais un quart d'heure ici, un autre quart d'heure là. Quand je dis avoir vécu jours et nuits pendant trois semaines à cette table, c'est avoir bu que je devrais dire. Jours et nuits. J'ai commencé à boire à l'âge de seize ans, tout de suite sérieusement, mais je savais me ménager ici ou là des entractes. Sur l'île de Zakinthos, je n'ai jamais rallumé la salle ni tiré le rideau devant les verres et les bouteilles. Ce fut sans trêve un spectacle dont j'étais sous les feux de l'alcool l'acteur, et dans l'ombre le spectateur incapable de quitter son fauteuil pourtant bien inconfortable.

Durant les trois premiers jours et les trois premières nuits, j'ai pris des notes pour une pièce que j'écrirai plus tard, après avoir réécrit le monologue de

la femme du lévite. J'abreuvais la journée de whisky, la nuit de vin rouge, et j'allais parfois boire de l'ouzo dans un proche café, ou dans un autre, sur le soir, boire une bouteille de vin pendant qu'avec les filles de la patronne, ma Tchik jouait autour des balançoires du jardin.

Presque subitement, je ne parvins plus à écrire. Les mots, les phrases se formaient bien dans ma tête, mais ma main sur le papier n'en pouvait plus tracer les lettres. Lire aussi me devenait difficile, puis impossible. J'avais autour de moi sur la table quelques gros livres, j'en bâtis un mur d'abri pour mon verre, que le vent nocturne n'aille pas y jeter des insectes ou des brindilles. Je me souviens avoir dit à Juliana que la littérature avait parfois son utilité. Juliana m'a demandé d'abandonner le whisky, de m'en tenir au vin rouge qu'elle me rapportait de l'épicerie, à moins d'un kilomètre de la maison, mais devenue pour moi trop éloignée. J'allais quelquefois sur le bord de la falaise, ça ne me coûtait qu'une vingtaine de pas. Je regardais au fond des rochers la petite crique retenir en elle une partie de la mer, comme j'étais retenu le plus souvent à mon banc de pierre. Dans la crique un coup de vent parfois soulevait la mer, la ramenait vers le large. Ces coups de vent là n'arrivaient pas jusqu'à mon banc.

En fin d'après-midi, je ramassais dans la forêt du bois mort pour un feu que j'allumais le soir, dans la cheminée au fond de la chambre. À ce feu quotidien Juliana prenait plaisir. Nous partagions un large fauteuil devant la chaleur des flammes que je regardais manger trop lentement la petite provision de

bois : le feu mort, Juliana irait se coucher, et je retrouverais devant la maison le banc de pierre, et sur la table devant le banc, quelques bouteilles de vin, et la nuit en leur compagnie jusqu'au matin.

Une de ces nuits, j'ai ramené devant moi une boîte de peinture à l'eau, deux pinceaux et le pot d'eau laissés sur la table par ma Tchik, et aussi une feuille de papier cartonné. D'une coupe de fruits posée en bout de table, j'ai peint un petit tableau, le premier de ma vie : « Coupe de fruits dans la nuit. » Des citrons, un melon, des pêches et quelques cerises sombres, la forêt très noire pour toile de fond. Comme je cherchais au ciel sans lune quelques lumières à poser là-dessus, j'ai trempé par mégarde le pinceau dans mon verre de vin rouge au lieu du pot d'eau. J'aurais voulu jaunes les citrons, quelques petits soleils parmi les fruits nocturnes, mais le pinceau mal trempé leur fit un jaune vineux, comme s'ils avaient tout entiers été vomis dans la coupe. La veille de notre départ anticipé, je brûlerai cette petite peinture, et des feuilles de notes sans rime ni raison, dans la cheminée, allumant ainsi le dernier feu que j'y ferai. Ma coupe de fruits dans la nuit aura trouvé le dernier soir, dans les flammes, la lumière qu'au ciel sans lune j'avais cherchée.

Tout le séjour aurait pu se dérouler ainsi, Juliana et Tchik passant la journée sur la plage, et moi comme une bête ruminant devant sa mangeoire, assis à la table devant mon verre, toujours le même Duralex, que je rinçais le soir pour la nuit, et le matin pour la journée, le vin grec laissant au fond du verre les traces d'une boue violette.

Un dimanche après-midi, nous mangions chez nos seuls voisins, Jean-Charles et sa femme Renate. Ils avaient un petit chien dont j'ai oublié le nom, avec lequel ma Tchik s'entendait très bien. Jean-Charles avait animé durant quatre dizaines d'années des émissions populaires à la Radio Suisse Romande. Je lui retrouvais une voix familière à mon enfance : nous n'avions pas de télévision, et je l'avais souvent entendue à la radio. Il a posé sur la table un petit piano électrique, et sur la terrasse tournèrent plusieurs chansons, *Les Feuilles mortes*, bien sûr, qui a toujours eu ma préférence, mais aussi Trenet, Ferré, Leclerc et Léveillé, et Brassens, dont Jean-Charles depuis plusieurs années avait recopié dans un gros carnet des dizaines de chansons, qu'il chantait lui-même très bien. Renate, pourvue sans doute de quelques dons, massait la plante de mes pieds et mes chevilles, affirmant que j'avais impérieusement besoin de me détendre. De toute façon, à ma détente, les verres de vin posés parmi les assiettes contribuaient largement. Tout allait chaleureusement bien, un bon dimanche. Juliana aimait chanter, et Jean-Charles disposait d'un vaste répertoire, après quarante ans d'émissions de variétés à la radio. Pourquoi, subitement, suis-je allé à notre maison, à moins de cent mètres de là ? J'y suis allé, et je me souviens qu'au moment de regagner la table de Renate et Jean-Charles, autour de laquelle je les entendais chanter, je me versai, avant de franchir le seuil de notre cuisine, trois décilitres d'ouzo dans un verre à bière. Sur la table des voisins, le vin pourtant ne manquait pas, bien meilleur que celui que j'avalais

à longueur de jours et de nuits. Je portai le verre à mes lèvres, dans l'intention d'en finir d'un coup avec lui…

De la semaine qui dès ce moment s'ensuivit, je n'ai, à ce jour, gardé que de très vagues souvenirs. Je tiens de Juliana beaucoup de ce qui suit.

Le verre d'ouzo a été retrouvé brisé sur les dalles de la cuisine, et moi-même retrouvé à quelques pas de là, couché en travers du lit, sur le ventre et les bras en croix. L'image est ridicule, mais c'est ce qu'on a vu. On a vu aussi, après m'avoir retourné, que j'étais évanoui, la gueule en sang, des plaies au front. On a trouvé plus tard du sang sur le mur du seuil de la cuisine : j'avais probablement, du front, violemment salué ce mur en buvant l'ouzo pur, puis, mais comment y suis-je parvenu ? suis allé m'écraser sur le lit.

Plusieurs jours et plusieurs nuits durant, je refusai de dormir. Farouchement. La seule idée de sommeil me jetait dans la terreur. L'histoire de la femme du lévite me poursuivait-elle ? À la fin de l'histoire, la ville de Guibaa où la violèrent des vauriens est mise à sac par d'innombrables soldats, ces féroces guerriers de l'Ancien Testament, qui ne laissèrent dans Guibaa pas une pierre debout, ni le souffle d'une vie. Sous mes paupières, dès que je les fermais, s'invitaient des morceaux de guerre, des soldats sans yeux hurlant sur des déserts à travers des bouches sans dents, des mères sanglotant sur des cadavres d'enfants, des enfants sanglotant sur des cadavres de mamans. « Maman… Maman… ! » ces appels sans réponse déchiraient ma raison. À peine

mes yeux fermés, survenaient des couleurs féroces, qui ne sont même plus celles, déjà dures à soutenir, du sang perdu par des gorges et des ventres béants. Rien qui encourage au sommeil, mais à la folie sûrement. Je ne dormais pas.

Juliana dit qu'après ce dimanche où le mur du seuil d'entrée avait salement répondu aux salutations de ma tête, de longs gémissements, de jour et de nuit, étaient presque tout ce que l'on entendait de moi. Tchik demandait : « Il a quoi, papa ? », et Juliana lui répondait : « Il a mal à la tête. »

Je ne sais si le vin soulageait la douleur, ou s'il l'augmentait, mais je le buvais jusqu'à le vomir aux pieds des citronniers, avant de revenir au banc de pierre pour un nouveau verre.

Juliana chaque jour revenait de la plage en fin d'après-midi. Elle poussait d'une main Tchik dans sa poussette, d'une autre main retenait les anses d'un panier dans lequel trois bouteilles de vin ajoutaient leur poids à celui des provisions, et de je ne sais quelle troisième main, celle sans doute des femmes qui n'ont pas le temps de considérer leur peine, soutenait sans en lâcher un seul les jouets de plage de ma Tchik. J'étais du matin jusqu'au matin suivant rempli de vin, mais je n'étais pas fou : je voyais bien que ce séjour en Grèce, dont Juliana s'était réjouie des semaines à l'avance, prenait le chemin de l'enfer.

À quatre heures du matin, trois coqs de trois fermes des environs commençaient de chanter. C'était, ce chant de trois coqs jeté à travers l'aube, tout ce que j'aimais entendre du jour et de la nuit.

S'il arrivait qu'avant quatre heures je sois au lit, immanquablement je me relevais, regagnais le banc devant la maison où j'attendais, la main fermée autour d'un verre de vin, le chant des coqs. Venait alors un merveilleux petit quart d'heure, où ensemble trois coqs clouaient son bec à la nuit.

Au milieu d'une nuit, je réveillai Juliana pour qu'elle me confirme ce que je voyais sur les murs de la chambre, au-dessus de la cheminée froide : des caméléons plus petits que des caméléons, des lézards plus gros que des lézards, rien sur quoi mettre un nom, et surtout, était-ce bien là, sur les murs de la chambre, au-dessus de la cheminée froide ? Quel soulagement ! Quel immense soulagement quand Juliana a vu comme moi. Des geckos, m'a-t-elle dit, ce sont des geckos. J'ignorais qu'au monde des geckos existaient, et c'est l'une des choses les plus heureuses que j'aie apprise. Quand plus tard, dans la Maison rose, on me demandera à quelques reprises si j'avais des visions d'animaux, par exemple sur les murs, j'aurai à chaque fois, en répondant non, un sourire pour les geckos.

Vendredi matin. Cinq jours et cinq nuits que ma tête me fait souffrir un mal dont un chien ne voudrait pas. Le vin n'y peut rien. L'aspirine encore moins. Hier, Renate a proposé des massages. J'ai refusé. Je ne sais ce qui est dérangé dans mon crâne, que des massages risqueraient de déranger davantage. Et vendredi matin. Il n'est pas huit heures. Juliana, revenant de chez nos voisins, m'annonce que Renate va nous conduire en voiture à l'hôpital de Zakinthos. J'ai peur. Je demande du vin. Plus de

quoi remplir un verre dans la maison. Renate en apporte de chez elle une demi-bouteille, restée du dimanche précédent, jour où ma tête s'en est allée fricoter avec un mur. Il faudrait souvent une tête à ma tête, qui la prévienne des mauvaises rencontres.

Une petite heure à rouler sur les petites routes de l'île de Zakinthos, dont enfin je découvre les paysages. Je n'y ai pas vu l'ombre du plus petit échalas de la plus petite des vignes, et je comprends pourquoi le vin de l'île, dont je me nourris depuis trois semaines, est si mauvais : où est la vigne où y mûriraient les raisins ?

Devant le portail de l'hôpital, où Juliana entre pour y prendre un rendez-vous, une boulangerie, et devant elle quatre tables jetées sur le trottoir lui font une buvette. Je suis assis à la troisième table, en tête à tête avec ma Tchik. Je bois un verre de vin, et Tchik dévore un bretzel plus grand que son visage. Ensuite, j'achète deux boîtes de bière, une pour ma poche, l'autre pour ma main, et de mon autre main je prends celle de ma Tchik. Nous franchissons le portail, elle lève les yeux vers moi : « Ça va papa ? Ça va papa ? » Ça va, Tchik, ça va très bien, et nous entrons dans l'hôpital, où ça ne va pas du tout. Dans une salle on me tire du sang, dans une autre on radiographie ma tête, on me pose des questions en anglais, Juliana traduit. Comment est-ce arrivé, pour ma tête ? C'est-à-dire, comment m'y suis-je pris pour si mal l'arranger ? Sur mon front, les traces laissées par le mur de la cuisine sont très visibles. Le tapis de la cuisine, justement ! Je me suis pris les pieds dedans. Les médecins ne sont pas des imbéciles, mon haleine

n'a pas l'odeur du café du matin, ils ont vite compris qu'il n'y a jamais eu de tapis dans la cuisine, mais chacun son histoire, n'est-ce pas ? De toute façon, un Suisse incapable d'aligner deux mots d'anglais, on ne va pas trop s'en faire pour sa tête.

Nous sortons dans la cour attendre les résultats de la radiographie. Je suis très inquiet, et au moment où Juliana m'embrasse et me rassure, une fourgonnette entre dans la cour. En descendent quatre flics en uniforme léger, et, de la portière avant, leur chef en habits civils. Je comprends d'un seul coup, je traite de Judas le baiser de Juliana, je vois clairement la machination, tout était prévu depuis hier déjà, l'hôpital, les flics, un asile quelque part au fond de l'île où l'on m'emmènera, et bon débarras, depuis le temps que ce mec nous emmerdait la vie. Juliana proteste, dit que je suis sérieusement ivre, en tout cas sérieusement malade, comment puis-je supposer qu'elle serait capable de…

S'ensuit un grand épuisement, d'avoir inventé de quatre ambulanciers en chemise bleue des flics, et d'un neurologue venu spécialement pour moi, leur chef.

Tchik est de très bonne humeur, elle a toujours aimé m'accompagner dans les hôpitaux. À Paris, quelques mois auparavant, nous avions passé ensemble une longue soirée à la Pitié-Salpêtrière où j'étais avec trois côtes cassées et un poumon perforé.

Depuis quelques années, souvent des accidents me conduisent à l'hôpital ou chez des médecins. On me dira plus tard, dans le jardin de la Maison rose,

que sur l'île de Zakinthos, j'avais longé le mur du cimetière et n'avais pas été loin du portail d'entrée. Ce n'était pas tant ma tête, qui finalement ne souffrait que d'une grosse commotion, que le vin infusé dans mon sang.

Juliana dans une agence a échangé nos billets d'avion, et le surlendemain, qui serait dimanche, nous nous envolions pour Genève. À l'escale d'Athènes, j'abandonnai mon chapeau de paille devenu sans formes devant la douane. Je repenserai deux jours plus tard à mon chapeau de paille, lors de ma première entrevue avec le docteur Gâche.

De Zakinthos, Juliana m'avait pris un rendez-vous chez mon médecin, qui s'appelle Pier Luigi Fachinotti. Je fus chez lui le jour même de notre arrivée. Il a très vite compris l'affaire, et devant moi, m'obtenait un rendez-vous pour le lendemain, qui serait mardi, chez le docteur Gâche, chef du service d'alcoologie de l'hôpital de Genève. Heureusement qu'à cette consultation Juliana m'accompagna, car je n'en garde aucun souvenir. Juliana raconte que dès l'entrée dans son bureau, je reprochai à Gâche de n'avoir pas de « T » à la fin de son nom, j'aurais pu alors être Van Gogh. Juliana dit qu'il a très bien saisi l'allusion, et qu'il en a souri.

Pour moi, aujourd'hui encore, la coïncidence de la rencontre à ce moment-là avec un docteur Gâche reste stupéfiante : durant les trois ténébreuses semaines passées sur Zakinthos, je fis souvent, de mon panthéon personnel, descendre vers moi la figure de Van Gogh. Rien à voir avec la petite coupe de fruits peinte dans une nuit sans lumière. C'était

peut-être bien à mon chapeau de paille que je devais le visage autour de moi de Van Gogh. Si ce chapeau, le jour comme la nuit, n'était pas sur ma tête, je le tordais entre mes mains, le triturais entre mes doigts, le mâchait entre mes dents, et l'image qui le plus souvent de Van Gogh m'apparaissait était cet autoportrait où on le voit, coiffé d'un chapeau de paille couronné de bougies, s'en aller peindre la nuit.

Mais le docteur Gâche s'appelait seulement Gâche, ce qui le préservait d'avoir en face de lui un génie tourmenté. Un alcoolique suffisait à l'affaire.

Gâche m'autorisa à boire aujourd'hui encore, ce que j'avais largement commencé de faire. Le lendemain, mercredi à dix heures, j'aurais à voir au Petit-Beaulieu, que plus tard je nommerai la Maison rose, Alfonso, qui prendrait en main la suite des choses. Ce mardi, de retour chez nous, Juliana est ressortie m'acheter trois bouteilles de vin espagnol. Il restait dans une armoire de la cuisine deux bouteilles de whisky et une autre d'absinthe, mais je n'aime pas l'absinthe. Je n'aime pas la tête que laisse le lendemain l'absinthe. Même si Van Gogh en avait été grand amateur. À mon réveil, le lendemain matin, je trouvai la porte vitrée du salon brisée. Comme je m'en étonnais, Juliana à son tour s'étonna que je ne m'en souvienne pas : j'étais passé au travers avant minuit, elle m'avait ramassé couché devant la porte cassée, sans une égratignure, et m'avait mené à notre lit.

Avoir traversé la porte vitrée du salon, aujourd'hui encore, je n'en ai pas le souvenir.

C'est à partir du lendemain, mercredi, que la mémoire constante des événements me revient. Celle des événements à compter de ce mercredi, car jusqu'à lui, depuis le jour où ma tête fit la rencontre d'un mur sur l'île de Zakinthos, je ne me souviens d'à peu près rien. Pour cette période, ma mémoire s'appelle Juliana. Pour ce mercredi nous rendre à la Maison rose, nous avons eu besoin d'un taxi. Un arrêt de bus est planté en face de chez nous, à moins de cent mètres, trop loin pour moi.

Nous attendons dans le jardin de la Maison rose, Juliana et moi, et Tchik dans le gazon. Nous sommes assis sur des chaises de jardin de part et d'autre d'une petite table de jardin, et dans mon dos des pas sur le gravier sont le recommencement de ma vie consciente. Les pas sur le gravier sont d'Alfonso. Un infirmier chilien.

Normalement, qu'Alfonso soit Chilien, Suisse ou Chinois me serait égal, mais au sud du Chili le cap Horn pointe dans l'océan, et devant le cap Horn se croisent la plupart de mes rêveries.

Alfonso. Juliana se lève pour le saluer, je me lève pour… je lui suis pour ainsi dire tombé dans les bras, j'étais mal, sans alcool.

Du docteur Gâche que je reverrai quelques fois par la suite, j'aimerai les yeux, qui savent écouter. D'Alfonso, immédiatement, j'aimai les paroles qui, toutes, calmement, doucement, parlaient d'urgence, c'est-à-dire de vivre. Je comprends très bien ce langage. Je sais depuis longtemps que « vivre » et « urgence » sont deux mots inaliénables l'un de l'autre.

Je revins avec Juliana chaque jour d'une semaine à la Maison rose. Elle y recevait les médicaments qu'elle me donnait selon un horaire qu'on lui avait prescrit. Une semaine atroce, sans alcool, avec seulement quelques bons moments une fois avalé le médicament. Au troisième jour, je recommençai à écrire quelques mots, à tenir une espèce de journal, chose que jamais alors je n'avais entreprise. Très vite s'accumulèrent les pages. Toutes parlaient d'alcool. Maintenant que je le laissais au fond des bouteilles, il me devenait un sujet en or. Mais un or pénible à avaler, qui sait faire mal là où il passe.

Le 22 juin, qui était un mardi, j'entrai pour trois semaines dans la Maison rose. On appelle ça « faire une cure ».

La veille de ce mardi, j'avais écrit sur mon journal cette petite boutade :

Tous ces beaux pulls blancs qui sont les miens
Où ne fleuriront plus les taches de vin…
Quelle tristesse !

Maintenant, des pulls blancs, je n'en porte plus, de peur qu'un voisin de table n'y laisse tomber son verre de vin.

Des trois semaines vécues dans la Maison rose, je retiendrai toujours les visages de chaque infirmière, de chaque infirmier, ou médecin, de qui j'ai reçu les meilleurs soins : quelques bonnes armes pour sans whisky aborder la vie. Saurais-je m'en servir ? Le visage de Jeanine, mystérieusement discrète et énergique, dont il m'a semblé voir les

yeux de ceux qui ont renoncé à appeler l'alcool à leur secours, et le visage asiatique de Nadia, jeune femme très menue devant les montagnes errantes que nous étions, et des Édith, il y en avait deux, et deux Dominique aussi, savaient-elles que leurs voix endormaient des démons ? Et Gilles, un calme sourire, et Gérald, qui me donna à lire des poèmes qu'il avait écrits, en Grèce justement ! Et pardon à celle ou à celui que j'oublie, je ne l'oublie pas.

Des trois semaines vécues dans la Maison rose, je ne dirai que le dernier jour, la cure terminée, le portail du jardin franchi, et devant l'arrêt du bus numéro un, mon sac à mes pieds, la très désagréable sensation d'être jeté à la rue. D'être jeté à la vie. Juliana et ma Tchik étaient assises dans le bus, quand il est arrivé. Le sourire des yeux de ma Tchik quand elle m'a vu a jeté du bleu partout autour d'elle. Ô, ma Tchik, si tu savais combien de verres de tes yeux bleus je viderais sur mes méchantes soifs ! Un mois plus tard, j'ai réécrit le monologue pour Laurence Montandon. Elle l'a lu, très bien, trois soirs de septembre dans la cathédrale de Lausanne. Il s'appelle *Aldjia, la femme divisée*, et je le tiens pour actuellement mon meilleur texte.

Aujourd'hui, si je suis dans un bistrot à boire du thé et que du bar une bouteille d'Écosse me fait de l'œil, j'entends la voix chilienne d'Alfonso me susurrer : te gêne pas, un verre ne te tuera pas, mais tu en boiras douze, et quinze encore après ces douze.

En guise de second avant-propos à
Aldjia, la femme divisée

Quelques notes de jour, quelques notes de nuit

à propos d'alcool,
à partir du 13 juin jusqu'à décembre 2004.
J'ai bu dans la journée et la soirée du 9 juin
mes derniers verres de whisky et de vin.
Ils furent nombreux, et tristement avalés
après trente-sept ans de métier,
quand boire est devenu un métier.

Pour Juliana et Marie
Pier Luigi Fachinotti,
Pascal Gâche et Alfonso

À Vassilikos sur l'île de Zakinthos,
ta maison était en pierre dans un bain de citronniers.
Sous les branches tombaient par dizaines dans l'herbe verte les citrons jaunes.
Sur Zakinthos, tu n'as jamais vu l'ombre d'une vigne ;
c'est pourtant, jours et nuits, du vin que tu buvais
jours et nuits du vin sur du vin
cependant que sous les branches autour de ta maison
par dizaines dans l'herbe verte moisissaient les citrons.

*
* *

À Vassilikos sur l'île de Zakinthos,
un banc de pierre est scellé au mur devant ta maison.
Sous tes bras, aussi longue que le banc, une solide vieille table de bois :
sur elle sont passés bien des étés, et bien des hivers.
Tu es devant la table jours et nuits
assis sur le banc de pierre jours et nuits
sans jamais perdre des yeux le verre
jours et nuits clignotant comme une lumière
le verre plein, le verre vide, le verre plein… Ton verre.
Toute la nuit passe ainsi

ton verre plein, ton verre vide, ton verre plein…
Mais dès le matin levé, c'est une autre affaire
les bouteilles sont vides, reste à boire le fond de l'air.
Tu te lèves du banc de pierre, et par un chemin de terre
rejoins la terrasse à l'ombre d'un café
mais ce méchant matin tu peux être sûr qu'on y dort encore :
les volets sont clos, la porte verrouillée
personne ici pour te servir un verre.
Où vont donc chercher les gens tout leur sommeil ?

*
* *

À Vassilikos sur l'île de Zakinthos,
la soif grinçait sur tes nerfs.
L'affreux archet
sur l'affreux violon que tu étais.
Pas le temps de mettre la bouteille au frais
aussitôt vue, aussitôt bue.
Ainsi passaient sur Zakinthos de grands soirs de rage
et les belles noires nuits que tu savais allumer :
du 45 degrés, pas moins !
Comment que tu savais leur foutre le feu
aux nuits noires de Zakinthos
et lune ou pas lune on s'en branle :
tu étais de ces nuits le grand luminaire.

*
* *

Ta main tremble, ta main tremble trop.
Est-ce la peur du chaos
qui pose tes lèvres sur le bord des verres ? Tu ignores tout du chaos. Est-ce la peur d'une rigoureuse et minutieuse organisation des choses ?
Tu ignores tout de toute organisation des choses.
La peur d'avoir peur débouche tes bouteilles, mais dis-moi :
La peur d'avoir peur de quoi ? Réponds-moi.
Tu balbuties, ta main tremble à nouveau
avale un verre.
Avales-en deux : ta main tremble trop.

*
* *

Que t'importent sur le bar les bouteilles bien alignées ?
Seul compte ce qu'elles ont dans le ventre, dans ton ventre à jeter.
Tu n'es plus à préférer au bourgogne le bordeaux
tu bois ce qui vient, et même, sur du pastis, de l'eau.
Un verre de whisky ?
Un ruisseau d'or tombé devant tes yeux.
Tu es serein, très bien assis
tu devises avec le verre lourd d'or, par jeu.
Et tu bois, d'un trait.
Revoici large le monde, et longues pour le parcourir tes jambes.
Revoici libre ton âme
de s'en aller saluer quelques étoiles.

*
* *

Mes doigts enroulés autour de lui
j'aime le mouvement du bras qui enlève de ma table
le verre de whisky
et le porte à mes lèvres. Ou à mes dents
selon l'humeur du moment.

*
* *

L'orage secoue la nuit à grands bruits
puis vient l'aube, chassant l'orage, chassant la nuit
comme chasse le spleen un verre de whisky
à ce qu'on dit.

*
* *

Il remplit aux trois quarts son verre d'absinthe
le passe sous le jet de la fontaine pour le dernier quart
et à travers le verre plein presque bleu sourit au soleil :
« Comment se noyer dans si peu d'eau ? »
Ensuite il avale une profonde gorgée
et ce n'est pas sous le jet de la fontaine
qu'il refera le plein du verre.

*
* *

À Vassilikos sur l'île de Zakinthos,
de trois fermes alentours, quand c'est quatre heures du matin
trois coqs à travers la nuit lancent trois chants.
La nuit est encore noire, mais les coqs sont prévoyants.
Assis sur le banc de pierre devant la maison
tu salues d'un verre de vin chacun de leurs chants.
Tu aimes les coqs, tu aimes leurs chants
mais pas du tout ce qu'ils annoncent :
Tu n'aimes pas le matin, l'heure où tout devient clair.

*
* *

Un vieux cheval tireur de charbon au fond des mines aveugle
marche devant moi. Je mets mes pas dans ses pas.
Il fait très froid quand on est sous la terre
où c'est aussi profond que sous la mer.
Laisse là pour un moment ton charbon, vieux frère
et viens-t'en boire un verre !

*
* *

Par les grands fonds sont des tavernes
où l'on boit de noirs jus de seiche
qui vous laissent ivre mort après le naufrage
bien après s'y être noyé.

*
* *

Donnez-moi si vous voulez la mer à boire
mais surtout ne me donnez pas d'espoir :
je serais capable de le peindre en noir.

*
* *

Dans certaines aurores, après les larmes de la nuit
ma table de bois surgit
comme une planche rejetée de la mer.

*
* *

Le sang de l'Écosse dans un verre, tu ne le boirais plus ?
Le goût des fleurs macérées, celui de la tourbe et celui du malt ?
Le goût de la mer devant le mur de la distillerie ?
Qui crois-tu être, à prétendre vivre sans boire de fleurs ?

*
* *

À Vassilikos sur l'île de Zakinthos,
trois bouteilles de vin faisaient tes journées
et trois autres faisaient tes nuits.
Deux heures faisaient ton sommeil

et vingt-deux autres faisaient tes veilles.
Devant toi des litres d'eau remuaient :
c'était la mer.
Personne, pas même toi, n'en va jamais boire un verre.

*
* *

Imaginer le monde sans vigne relève d'un pauvre esprit
mais imaginer les vignes du monde sans personne pour les boire
relève de plus d'esprit du tout.

*
* *

Tu es entré ce matin 22 juin
dans la maison près de la place Reverdin.
C'est une maison rose où, avec le plus grand soin
on tentera de tuer ta soif
et ton goût du vin.

*
* *

Tous ces beaux pulls blancs qui sont les miens
où ne fleuriront plus les taches de vin…
Quelle tristesse !

*
* *

Des anges sans cesse rôdent autour de toi.
Une à une tu arraches leurs plumes
te les plantes dans l'cul
et vas t'asseoir au bar du premier bistrot v'nu.

*
* *

Peu après le repas de midi
j'ai vu de la Maison rose une femme s'en aller.
Elle aura cinquante ans demain
et d'ici pas longtemps sous son bras
une bouteille de vin à trois francs quatre-vingts.
C'est pas cher, c'est du mauvais vin
mais elle ne fera pas devant son verre plein
très longtemps la fine gueule : sa vie
au fond de la bouteille est un otage,
elle devra boire l'une pour sauver l'autre
pour demain fêter ses cinquante ans
de vie plus dure que du pain sec, bonne à jeter
aux canards sur l'eau de l'étang.
Puis aux poissons
sous l'eau de l'étang.
C'est une femme, elle aura demain cinquante ans
qui s'en est allée de la Maison rose peu après le repas
de midi.

*
* *

In vino veritas.

Ceux qui s'enivrent disent enfin la vérité, à savoir qu'ils sont ivres. Quoiqu'ils disent de la vérité, on entend qu'ils sont ivres. C'est ce qu'ils disent principalement, quand ils disent enfin la vérité.

*
* *

Ce matin dans la Maison rose, quand Sabine a demandé à Juliana :
— Comment réagiriez-vous s'il recommençait à boire ?
Juliana a hésité, puis a répondu :
— Je crois que les bras m'en tomberaient.
Tu as entendu Juliana dire ça, et tu as entendu ses deux bras tomber, entre lesquels te furent claires des nuits par milliers.
Tu as entendu tomber par terre les bras de Juliana : deux fracas.
Si tu rebuvais, la main de Juliana
personne ne la prendrait, tombée avec ses bras.
Alors tu as eu très peur, pour elle, de toi.

*
* *

Après mon troisième refus devant sa troisième tentative de verser du vin dans mon verre, le type me dit :
— Tu ne bois pas d'alcool ?
— C'est ça, je ne bois pas d'alcool.
Fallait-il répondre : Je ne bois plus d'alcool ?

*
* *

À Vassilikos sur l'île de Zakinthos,
le soleil durant la nuit est un serpent lové sous une pierre.
Quand tu entends de trois fermes alentours les trois chants de trois coqs
le soleil soulève la pierre
se lance plein ciel comme d'une catapulte
et chauffe à blanc la pierre, qui toute la nuit l'avait abrité
et chauffe à blanc ta tête, qui toute la nuit l'avait redouté.
Le bonheur est par bonheur au frais
rouge dans des bouteilles sombres.
Le verre plein n'est jamais loin, toujours à portée de main.
Ça peut chauffer plein ciel
contre le soleil mes bouteilles sont pleines d'insolence.

*
* *

Adressée à un petit enfant la colère est une faiblesse.
Devant la colère l'enfant pleure, des gouttes d'eau que rien ne trouble.
Il ne pleure pas devant la colère, il pleure devant la faiblesse de qui est en colère.

*
* *

On dit que demain sera samedi :
Allons boire un verre !

*
* *

Cet Irlandais rencontré sur un quai de Bretagne
les yeux au large et la gueule en larmes :
— I'm'foutent dehors des pubs, là-bas, me foutent dehors de chez moi. Plus moyen d'y entrer, ils me referment à chaque fois la porte sur les doigts !
Et le voilà qui repleure par-dessus le quai
sur l'eau de la Manche déjà bien salée.
Il agite un mouchoir vers le bateau qui sur l'eau s'amenuise.
De toute sa cargaison irlandaise, mille trois cent cinquante-deux barils remplit de whisky, il ne recevra sur ses lèvres pas une goutte.
Et le voilà qui repleure
par-dessus le quai
sur l'eau de la Manche
déjà bien salée.

*
* *

14 juillet
des foules ce soir en France crieront « Vive la France ! »

De la Champagne au Beaujolais
de la Bourgogne au Bordelais
des Côtes du Rhône au pays d'Oc, « Vive la France ! » on criera
le cœur à l'aise dans le sang des vignes de la nation.

*
* *

Tous les trains ne sont pas bons à prendre.
Des seuls où vaut la peine de monter
on connaît l'heure de départ
jamais les lieux d'arrivée.
Ne t'avise pas sur le quai d'être en retard
ou abandonne ton bagage devant la gare
prends tes jambes à ton cou, ton courage à deux mains
et jusqu'à bout de souffle poursuis le train
saute sur le marchepied d'un wagon.
Ainsi les meilleurs voyageurs s'en vont.
Ceux qui prennent en marche les trains
ne connaissent ni l'heure de leurs arrivées, ni leurs destinations.

*
* *

Tout est affaire de travail ou de paresse.
Il n'y a pas d'entre-deux.

*
* *

Le goût des vins, des bières et des whiskies
et le goût du genièvre, de l'absinthe et du saké
celui du rhum, de la tequila, de la vodka
le goût du pastis du matin : la grande garde-robe de l'alcool
où les verres choisissent leurs vêtements
leurs goûts, leurs odeurs et leurs couleurs
avant de venir comme d'une forge
en dansant défiler dans ta gorge.

*
* *

À quel moment sait-on que l'on est alcoolique, m'a-t-on demandé cet après-midi.
Quand on commence à boire des p'tits verres
un p'tit blanc, un p'tit pastis, une p'tite bière
un p'tit coup, un p'tit dernier, un p'tit pousse-café.
On peut en boire beaucoup, puisqu'ils sont p'tits.
Ils sont p'tits, puisqu'on l'a dit.
De p'tits verres en p'tits verres s'annonce la grande rivière
un foutu rapide
et des berges de son lit profond
peu de branches sont tendues, auxquelles s'accrocher.

*
* *

Demander de l'aide n'est pas humiliant
ce serait même une belle démarche d'humilité

mais j'ai peur, affreusement
d'inquiéter ceux auxquels je m'adresserais.
De ceux dont c'est le métier d'aider à vivre à travers les détresses,
de quoi sont faites les nuits ? Je n'en sais rien
mais n'y voudrais pas allumer une nouvelle inquiétude.

*
* *

Ce n'est pas l'alcool que je voudrais boire
mais seulement, les lèvres froides, le verre sur ma table
où l'or est en ébullition.
Ta-ra-ta-ta ! Tu veux juste boire un coup.

*
* *

Je n'ai pas peur qu'on ne m'aime pas.
J'ai peur parce que quelques-uns, que je connais
m'aiment.

*
* *

J'ai bu hier soir du thé au café du Reculet, et j'ai regardé, aux autres tables, boire ce que je buvais il y a six mois depuis plus de trente-cinq ans
quand c'était avant que pour trois semaines, j'aille faire mon lit dans la Maison rose.

J'ai regardé boire aux autres tables
et entendu parler, beaucoup trop fort de peu de chose.
Ce que cherche à oublier le buveur professionnel
c'est d'abord, c'est avant tout, son besoin vital de boire.

*
* *

L'alcoolique est obligé souvent de mentir.
Ce n'est pas sa nature, c'est son métier.
S'il dit la vérité, on la lui fera savoir malvenue
et le voilà jeteur de trouble, et d'émoi
tireur de larmes, et d'effroi.
Comme la plupart du temps il oublie à qui il a menti à propos de quoi
il est contraint de se mentir à lui-même
et d'oublier qu'il ment, même à lui-même.
Alors à travers sa vie, plus grand-chose qui soit solide où poser ses pieds.
Le métier d'alcoolique est éprouvant, à plein-temps.
Pour lui, ni vacances ni jours fériés
ni la nuit pour se reposer du jour.
Parfois le trouve l'accident qui le guettait
une jambe qu'on brise, un crâne qu'on casse
et voici le lit dans l'hôpital, repos forcé.
Mais dès qu'il sera sur pied (si l'on peut dire)
au travail ! Sans tarder !
Dans la première venue des bouteilles il lui faut creuser.
Le métier d'alcoolique est un rude métier

où seul le mensonge tient lieu de vérité.
Il y faut du souffle, du cœur et de l'estomac
savoir où pleurer, savoir où s'abreuver
connaître les arrière-cours de tous les cafés
et savoir rendre savant le singe
auquel comme trois sous on lance un verre de vin.
Le métier d'alcoolique est un rude métier
où l'on fait l'impasse sur l'hiver et sur l'été.

*
* *

Durant trois semaines, dans la Maison rose
je n'ai pas terrassé un dragon
ne l'ai pas même jeté à la porte de ma maison.
Je me suis esquivé de la sienne, douloureusement.
Je vais maintenant reprendre mon chemin
sachant sur ses bords les maisons multiples du dragon.
Tous les meubles m'en sont familiers, toutes les chambres et les corridors, les salons et les cuisines
les tentures devant les fenêtres, le feu d'alcool dans la cheminée, pour lequel je ne suis pas sans nostalgie.
Sur chaque seuil d'entrée je suis invité.
Pendant combien de temps vais-je répondre
les mots puisés dans une langue que je connais mal :
Excusez-moi si je n'entre pas
je ne bois plus de cette eau-là, qui n'en est pas.

*
* *

Si je ne bois pas maintenant un verre de whisky
je vais me retrouver, ce mardi 20 juillet, dans les frimas d'un soir de février
à claquer des dents sur la neige grise et trop mouillée.

*
* *

Je me souviens de nombreux matins
il y a seulement quelques mois
où sur ma table autour d'un verre plein
n'était jamais assoupi un grand désarroi.
De la fenêtre, par compassion
dans mon verre le soleil jetait un rayon
de temps en temps, pas très souvent.
Je m'effraie d'avoir parfois
comme des retours de flammes de brûlantes nostalgies de ces matins où tout autour du verre plein
incitait à mourir.

*
* *

Après le printemps pluvieux, l'été très orageux
il est mort à l'automne
laissant son corps sous quelques feuilles tombées de la forêt.
« Il ne connaîtra rien de l'hiver »
sera pour ceux qui l'aiment la seule consolation.

*
* *

À Vassilikos sur l'île de Zakinthos
j'étais une nuit assis sur le banc de pierre devant la maison.
Sur la table devant moi, quelques bouteilles de vin, viatique nécessaire à la nuit, des feuilles de papier et un stylo.
Je bois un verre de vin, très serein
et c'est toute une phrase que je vois naître.
Je prends le stylo, me penche sur une feuille où je vais la coucher, avant que la phrase ne disparaisse.
Le stylo dérape sur le papier. Le « S » que je voulais écrire s'inscrit à travers toute la page.
Je bois un verre de vin, perplexe.
S'il me faut user d'une page pour chaque lettre des mots d'une pièce que j'écrirais, il me faudra beaucoup d'argent pour acheter beaucoup de papier.
Je bois un verre de vin, très perplexe.
Ma pièce risque d'atteindre facilement les cinquante-trois mille pages, et sur cette table, la nuit, devant la maison, un coup de vent n'est pas rare : une fois ramassées les cinquante-trois mille pages éparpillées, une lettre sur chaque page, allez-y mettre de l'ordre !
Je bois un verre de vin, très, très perplexe.
Si je laisse là mon verre et cesse de boire, je pourrai d'ici quelques jours écrire à nouveau plusieurs phrases sur une même page, et ferai ainsi belle économie de papier. Mais sur les pages, d'où naîtront les phrases ? Qui, dans la pièce que j'écrirai, à qui dira quoi, si je ne vide pas mon verre plein ?

Je bois un verre de vin, absolument perplexe.
J'attends quatre heures du matin
et de trois fermes alentour
plein la nuit les chants de trois coqs voisins,
sans être trop sûr d'y voir mieux demain.
Je bois un verre de vin : même la perplexité n'est plus de mise.

*
* *

Un jour Jésus a dit, parlant de l'amour de son Père :
« Lequel d'entre vous, si son enfant lui demande du pain, lui donnera-t-il une pierre ? »
À moi, quel ange apportera, si je demande du vin, un verre d'eau fraîche ?

*
* *

J'ai remarqué dans chaque chambre de la Maison rose,
sur une table, sur une chaise, le rebord d'une fenêtre
un carton de Kleenex.
On ne soigne pourtant pas dans la Maison rose des enrhumés.
Mais s'il est vrai que l'on y rit aussi, on pleure beaucoup,
n'importe quand, dans chaque chambre de la Maison rose.
On pleure beaucoup, dans chaque chambre de la Maison rose, de l'histoire racontée par d'autres
qui est toujours l'histoire nichée au cœur même de son histoire.

Dans chaque chambre de la Maison rose, on change
trois fois par jour les cartons de Kleenex
bien plus souvent que dans les WC les rouleaux de
papier.

*
* *

Tu es assis sur le tabouret du bar, devant toi le verre
est plein.
Tu roules une cigarette, et comme tu vas l'allumer
tu descends du tabouret, traverse la salle vivement,
bouscule une table au passage et te retrouves sur le
trottoir
à fumer ta cigarette
sans rien devant toi qui soit à boire.
Le pire maintenant serait qu'il se mette à pleuvoir
car alors, quel autre abri que le bar ?
Tombe la pluie, une longue pluie
et dans ton dos, pour seul abri
le bar, ouvert toute la nuit
c'est sur sa porte ce qui est écrit.
Il pleut plein les rues, plein les trottoirs
te revoilà sur le tabouret du bar.
Le barman très aimable te dit : J'ai gardé votre verre
au frais, monsieur, vous n'y aviez pas touché.
Tu lui demandes : Est-ce que je l'avais payé ?
Immanquablement il te répond : Pas encore, monsieur,
pas encore, mais ça viendra
et là-dessus, un sourire amer
qui glace le whisky dans ton verre.

*
* *

Que fais-tu, à cette heure de la nuit ? Je pose sur ma table un verre d'eau fraîche. Pourquoi, puisque tu vas dans une autre chambre à ton lit ? Pour que je sache qu'il y a sur ma table un verre d'eau fraîche.

*
* *

Tu ne peux dire :
J'abandonne ces verres-ci, et ne boirai que ceux-là
ni dire :
Des verres que je n'abandonne pas, je ne boirai que le fond.
Tu abandonnes, tout. Ou tu bois, ce que tu voudras.
Les verres dans lesquels tu as bu, parfois du bonheur, tu ne peux te contenter de les briser contre les murs de la chambre, dans la maison où tu les buvais. Tu dois mettre le feu à la maison tout entière
et dans la chaleur de l'incendie se briseront les verres.
Garde-toi bien, devant la maison consumée
de songer à sa cave, peut-être épargnée.
Garde-toi d'y descendre chercher une bouteille à déboucher pour « fêter ça ! »
Elle serait bonne à boire, pourtant, fraîche et bienvenue devant ta maison fumante, ruinée, abattue
les lèvres au goulot, bien sûr
puisque les verres ont explosé dans l'incendie de ta maison.

*
* *

Abandonner celui pour l'amitié de qui tu as sciemment appris à dévisser, décapsuler, débouchonner
à rompre, s'il le fallait de tes dents, les cadenas scellant les bouteilles
c'est longtemps pleurer des larmes chaudes dans un verre vide, la langue desséchée devant les rivières du monde.
Quand enfin de chaudes larmes le verre est plein
tu peux boire, boire et reboire.
Sans alors être désaltéré, ni enivré
tu entends ton sang secoué s'insurger, te remonter dans la gorge, battre de sous tes paupières jusqu'à la plante de tes pieds, à travers tout ton corps hurlant, réclamant cet allié avec lequel tu parcourais des mondes.
Où vas-tu maintenant t'en aller guerroyer
sans ce frère d'armes que tu t'étais donné ?
Le sang te bourre la gorge, ce sont tes oreilles qui crient :
Tu veux mettre le navire en cale sèche ?
Comment vivra-t-il, sans, sous lui, la mer ?
Abandonner l'ami pour qui l'on était prêt à mourir…
Sans lui, sauras-tu survivre ? Car vivre, n'en parlons pas !
Pour vivre, tu aurais besoin maintenant de quelques verres.

*
* *

Reboire un verre de temps en temps
tu n'y songes pas.
Mais reprendre une cuite deux fois par an
pourquoi pas ?
Une cuite en automne, une autre au printemps…
ça ne marcherait pas !
La cuite du printemps se poursuivrait jusqu'à l'hiver
suivant.
Puis, le cimetière, mais dans quel état ?

*
* *

Le long des terrasses de café jetées sur les trottoirs
l'odeur du pastis à mi-juillet annonce le soir
d'avant la nuit d'avant demain qui sera dimanche.
Demain ? Mercredi 21 juillet !
Dimanche, qu'on te dit ! À mi-juillet, quand on sent
le pastis sur les trottoirs
les veilles de dimanche sont tous les soirs.

*
* *

Samedi après-midi
jour de visite à la Maison rose.
On ne m'apporte pas du whisky
mais les deux yeux d'une petite fille
qui dit papa quand elle est dans mes bras.

*
* *

À Vassilikos sur l'île de Zakinthos,
la mort à travers bien des nuits avait trouvé le chemin de ta maison. Elle avait souvent contre la porte frappé de sa main
mais si timidement
du bout des doigts tellement
que tu ne l'as pas entendue. Mais si, au milieu d'une de ces nuits, malgré la porte close, elle était entrée par effraction
comment diable l'aurais-tu accueillie ?
Au milieu de ces nuits, à bras ouverts, bien souvent.
Tu lui aurais souhaité la bienvenue
comme d'une dernière bouteille on tire le bouchon.

*
* *

J'ai peur surtout d'avoir à me venger de moi-même, j'ai peur d'une souffrance qui emporterait ma raison et me laisserait anéanti et vivant.

*
* *

Tu as ouvert autour de toi des gouffres
avec des verres et des bouteilles comme avec des pioches et des pelles.
Tu as ouvert autour de toi des gouffres

où souvent ceux qui sont avec toi ont tremblé de te perdre.
À ceux qui sont avec toi tu as offert plus souvent qu'à leur tour des tournées de larmes, des litres de sanglots.
Il va t'en falloir pleurer, des larmes, mon salaud
t'en falloir chialer à grands seaux
plein ces gouffres, mon salaud
si tu veux un jour espérer les combler.

*
* *

J'ai entendu raconter, dans un café de Saint-Malo, l'histoire de cet homme refusant farouchement de passer sur ses vêtements le gilet de sauvetage qu'on lui tend. Il s'embarque avec trois amis sur un petit voilier de plaisance. Il a une jambe déjà dans le bateau quand il refuse une dernière fois le gilet :
— Je n'ai aucune raison de m'embarrasser d'un gilet de sauvetage, je n'ai aucune intention de tomber à l'eau !
Dans le café de Saint-Malo, l'histoire s'arrêtait ici, parmi quelques rires.
Moi, je la continue ainsi :
L'homme sans gilet de sauvetage et ses trois amis sont à bord du petit voilier quand il chavire, très au large du port.
Notre homme, sans gilet, rejoint la côte en nageant, éreinté mais vivant. Quand il reprend son souffle, il s'informe de ses trois amis, tous trois pourvus de gilets de sauvetage.

On lui répond qu'ils sont morts de froid, la tête hors de l'eau, sur le lieu même où ils ont chaviré, aucun d'eux ne sachant nager.

*
* *

Ce lundi 12 juillet après le repas de midi, Céline, Élizabeth et Georgette, Patricia, Lara et Jean-Daniel, Alex et moi quittons la Maison rose. Nos valises sont au bas de l'escalier.
Dominique, Édith et Jeanine, et Nadia, Édith et Dominique, Idrissa, Alfonso, Gilles et Gérald sont restés. Leurs valises n'étaient pas au bas de l'escalier.
Le portail franchi, chacun va de son côté.
Je suis sur le trottoir, mon sac à mes pieds ; jeté sur le trottoir, et c'est l'été : au bord des rues, sous la pluie, brillent les terrasses des cafés.

Décembre 2004